

PB loves JS (histoire d'amour noir)

Raymond Plante

Volume 15, numéro 2 (86), mai 1973

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30536ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Plante, R. (1973). PB loves JS (histoire d'amour noir). *Liberté*, 15(2), 44–60.

PB loves JS

(histoire d'amour noir)

« Pour moè, toué, tu dois t'être malade. T'es vert comme un citron. T'as l'air d'un vrai mort en vacances. »

— paroles populaires —

— Franchement là, comme le disait madame Lalonde quelques instants plus tôt entre ses deux lèvres d'un rouge tellement vif qu'il lui déteignait sur le dentier, franchement là, y est beau ! I l'ont ben réussi. A l'vouèr' là d'même, on croirait jamâs qu'il a été malade comme qu'i l'a été, c't'homme-là.

Et elle avait bien du mal à parler tout bas, cette madame Lalonde, voisine fidèle et à laquelle rien n'échappe de tout ce qui peut se passer dans le quartier... mais elle parlait justement. Parce qu'il faut dire que les embaumeurs d'aujourd'hui savent le tour. Ils peuvent vous rafistoler n'importe quel cadavre le temps de le dire. Pour eux-autres, une tête écrasée n'est plus un problème. Ils replacent tous les morceaux comme s'ils faisaient un puzzle. Ils camouflent les bleus, engraisent joyeusement la maigreur de l'ex-malade... c'est à peine s'ils ne vous remettent pas le mort debout.

D'ailleurs, pour madame Lalonde comme pour tous les autres visiteurs du salon, il aurait fallu retourner au moins cinq ou six ans en arrière pour rencontrer un Joseph Simard l'air aussi pétant de santé. Un cancer, ça mange son homme, ça le dégonfle, ça le grignote... surtout un cancer comme le sien, un cancer qui traîne en longueur, qui vous magane

tellement les intestins qu'à un moment donné, il faut vous percer un trou dans le côté, y mettre un sac de plastic parce que vous n'êtes plus capable d'aller comme tout le monde par le bon bout.

De toutes façons, pour ça, il faut bien donner crédit aux embaumeurs, Joseph Simard avait l'air d'un homme neuf, d'un homme recrinqué. C'est bien sûr qu'il n'avait pas le loisir d'en profiter, le Jos Simard, ni de faire son Don Juan comme il aurait encore été tenté de le faire quelques années plus tôt... mais quand même ça fait du bien de savoir que, dans sa tombe, un défunt peut récupérer d'un certain charme que le dernier bout de sa baptême de vie a tout barbouillé.

Toujours est-il que nous sommes dans un chic salon funéraire de la rue Christophe-Colomb, près de Bélanger, le Salon Octave Beaudin Inc. Et c'est dans une pièce, qui dans toutes les maisons ordinaires s'appellerait un *salon double*, aux murs peints couleur lilas fade que repose Jos Simard sous les regards et les dires de ses ex-contemporains, parents et amis.

On ne peut pas dire que ça pleure beaucoup. Non. Même que ça ne pleure pas pantoute. Parce qu'un cancer qui traîne en longueur, il faut bien l'admettre au risque de se faire traiter de pas sympathique, c'est un maudit calvaire pour l'entourage. Pas pour ceux qui demandent des nouvelles une fois de temps en temps, pas pour ceux qui parlent pour parler. Pour ceux-là, ça fait changement, ça détourne de l'éternel sujet du temps qu'il fait. Mais c'est un tantant de calvaire pour l'entourage immédiat... comme pour la conjointe, par exemple. Parce que c'est un secret pour personne ça, Laurette Simard n'a jamais eu la langue dans sa poche. Et puis, ce n'est toujours bien pas au salon mortuaire, une fois libérée de tout le train-train d'avoir un grand malade *chronique* à la maison et de le mener jusqu'à sa mort comme il faut, qu'elle va se priver de dire qu'elle a monté son calvaire, elle, et qu'il aurait dû mourir il y a au moins deux ans, son Jos. Ça l'aurait empêché de souffrir le martyre sur les derniers milles. Mais non, il s'accrochait, Jos, il voulait encore voir le monde... et ce sont des situations comme celle-là qui, à petit feu, font le calvaire d'une bonne femme.

Mais, ce soir-là, on sentait bien que pour Laurette Simard le sacrifice venait de s'émietter... surtout que les assurances, même si ce n'est pas énorme après l'achat du cercueil, l'exposition au salon, le prix des funérailles et puis le cimetière, ça fait quand même sa petite somme... ce n'est pas Laurette Simard qui, à cinquante ans à peine, avec sa tablette sur le devant et ses deux bonnes fesses par derrière, va cracher sur l'argent qui reste et prendre des grands airs de veuve éplorée et à jamais frustrée.

Donc, malgré Jos Simard beau comme jamais dans sa tombe, l'air est sain et l'on s'organise pour passer dans le fumoir plus souvent qu'à son tour, le temps d'une couple de cigarettes et d'une petite série de jokes cochonnes.

Pour soutenir leur mère dans cette douloureuse et fatigante épreuve, fatigante surtout pour les pieds vu que Laurette Simard a dû s'acheter des souliers neufs, il y a les enfants.

D'abord Ernest, le plus vieux des trois, qui est livreur sur le camion au IGA du coin, sans compter qu'il fait un peu de boxe en amateur à la Palestre.

Il y a Paul aussi, surnommé Boule, quinze ans, l'erreur de la famille, la *féball*.

Et puis, entre les deux, les jambes de Julie.

Julie Simard a deux jambes et elle le sait. Deux jambes ragoûtantes, longues à n'en plus finir, « aussi belles que celles des danseuses dans les clubs », comme le disait le naïf Gilles Larose, son premier cavalier, deux jambes à donner le goût à un gars de grimper les échelles de ses bas avec ses dents. Mais, pas folle, la fille, avec des jambes de même, elle connaît l'air et la chanson. S'il y a une chose qu'elle ne peut absolument pas souffrir, c'est bien des échelles dans ses bas. Elle est bien prête à se payer une paire de bas de nylon teinte *nude* par jour, s'il le faut, mais ne venez pas lui parler d'échelles et de raboucinages de broches à foin avec du *Cutex*, par exemple. Non, des jambes comme celles-là, monsieur, ça ne doit pas se laisser défigurer par des niaiseries du genre. En tant que secrétaire de Claude Rouillard, vice-président d'une compagnie d'assurances bien connue, qui ne paye pas cher ses employés et dont le siège social se trouve à Toronto, elle

est capable de se la payer, sa paire de bas de nylon par jour, même si sa mère trouve qu'elle dépense gros.

En somme, rien de dramatique. Jos Simard est mort comme tout le monde s'y attendait. Il est exposé depuis hier soir, sept heures ; son service aura lieu demain matin, neuf heures. Des voisins viennent, des amis, pas beaucoup de parents... seulement quelques-uns du côté des Lachapelle, c'est la famille de la veuve, parce que le frère unique de Jos, Wilfrid Simard, a trop de rancune pour se montrer la fraise ici.

* * *

Si vous êtes en train de faire une petite prière devant le cercueil ou si vous piquez une jase tout bas, dans la double pièce du salon, avec quelqu'un de votre connaissance que vous n'avez justement pas vu depuis longtemps, le rire que vous entendez, qui monte par l'escalier parce qu'il vient du fumoir, c'est le rire de Julie.

— Al' a pas les mâchouères barrées, c'te fille-là, comme le disait souvent l'un de ses plus fervents admirateurs chez les vieux, Phil Leblanc, restaurateur spécialisé dans les journaux à potins, *les bonbons à cennes* et les liqueurs débouchées.

Julie, quand une farce est drôle, elle ne se fourre pas le nez dans un kleenex pour glousser à son goût. Elle, dans ce temps-là, elle éclate franchement de rire.

D'un autre côté, un homme aime toujours ça, faire rire une femme. Ce soir, Eugène Lachapelle profite donc de la situation. Mal marié comme il l'est avec la Carmen, celle qui n'a pas inventé le rire, quand il a enfin les oreilles d'une femme à sa disposition, il sait choisir dans son répertoire.

Tous deux sont assis côte à côte sur une espèce de longue banquette raide, un peu rembourrée et recouverte de cuirette noire. Ils sont entre la machine à *Coke* et la distributrice de cigarettes, exactement en face de la toilette des femmes. Julie a sa petite jupe noire un peu remontée et les cuisses bien appuyées sur la cuirette.

Eugène, de sa place, fouille vivement son répertoire, éliminant les farces trop niaiseuses et équilibrant ses paroles d'un joyeux mélange de farce vieilles comme la terre et des

plus fraîches de sa composition. Maniganceux comme il n'y en a pas deux, il profite de chaque éclat de rire de la fille pour lui tapoter une cuisse.

C'est cette belle effervescence que traverse soudain Pierre Beaudin, digne et immédiate relève de son père.

Le p'tit Beaudin est un grand sec, aux joues plutôt blêmes et aux cheveux noirs coupés très courts avec une rosette rebelle derrière la tête, ce qui lui donne un air tout chose et parfois même haïssable. Ce n'est pas là un avantage pour le gérant de salon mortuaire qu'il est en passe de devenir. Il a par contre un trait particulier qui ne peut faire mentir tant ses origines de sa destinée... c'est qu'il a un nez. Un nez long, fin, aquilin sur les bords, exactement genre vautour encore maladroit, avec de longues et lentes narines minces-minces-minces. Et puis, il n'est pas vieux, le p'tit Beaudin, il a tout juste vingt-deux ans. Et vingt-deux ans c'est vingt-deux ans... on a beau se donner l'air vieux tant qu'on voudra, ça ne se cache pas facilement. C'est d'ailleurs là son principal problème. Pour un directeur de funérailles, vingt-deux ans, c'est jeune... pour certains clients en particulier, c'est même trop jeune. Parce qu'il ne faut quand même pas oublier que le directeur de funérailles est celui qui mène tout le cortège, celui qui ouvre le chemin, qui donne des ordres aux autres, aux simples porteurs comme s'ils ne savaient absolument pas où ils s'en vont et ce qu'ils doivent faire. C'est ainsi que le bonhomme Beaudin, le père, reçoit parfois des plaintes de la famille éplorée. Il y a bien des familles qui ne s'en crissent pas tant que ça, des funérailles. Il y en a qui veulent une cérémonie digne, pompée au maximum, et qui trouvent qu'un jeune, il a beau se donner tout l'air sérieux du monde, fait une tache dans le tableau final. Alors le bonhomme Beaudin encaisse et laisse le temps passer. Il lui en faudrait plus que ça pour assassiner la vocation qu'il a si bien su inculquer à son fils... un croque-mort en herbe, ça ne court pas les rues.

Toujours est-il que c'est au plus chaud des rires d'Eugène et de sa nièce que le jeune homme apparaît dans le fumoir.

D'ordinaire, le rire et le deuil n'ont pas l'habitude de se faire des clins d'oeil et de se taper sur les cuisses. Alors, lui,

il se montre mal à son aise, ce qui est le propre d'un apprenti-croque-mort devant les vivants. Peut-être aussi le rouge lui monte-t-il aux joues ? De toutes façons, Julie ne peut pas faire autrement que de le remarquer.

Le jeune homme avait bien entendu le rire de Julie et maintenant qu'il lui voit les cuisses, il se sent tout drôle dans ses souliers.

Il s'approche de la machine à cigarettes, fouille dans sa poche, sort son *p'tit change*, compte le montant qu'il faut et insère deux *trente sous*, deux *dix sous* et un *cing cennes* dans la fente. Une fois que tous les petits *déclic-zing-buzz* de l'argent gobé, mâché, avalé et digéré se sont fait entendre, il pèse sur le bouton *Peter Jackson* et c'est un paquet de *Matinée* qui tombe. Il a le feu au cul, mais il se retient à deux mains pour n'en rien laisser paraître. De but en blanc, Julie lui demande : — C'est-tu vous qui allez mener le service de mon père, d'main matin ?

Pierre répond que oui.

En voyant le pied gauche de Julie se balancer d'une drôle de façon, l'oncle Eugène, qui jusque là n'avait encore rien remarqué d'anormal, comprend soudain qu'il est de trop. Il glisse donc une phrase à peine articulée et grimpe au salon où doit l'attendre sa Carmen, les deux yeux comme des carabines.

Julie Simard et surtout Pierre Beaudin, ainsi laissés à leur sort, doivent bien se dépêtrer. Julie prend les guides en main et, dix minutes plus tard, Pierre parle et parle en se foutant éperdument de fumer des *Matinée* plutôt que des *Peter Jackson*.

Et l'heure de la fermeture vient les séparer. Julie dit « Byebye à demain ! », Pierre lui répond « Au revoir ! » en serrant son paquet de cigarette *Matinée* maintenant barbouillé d'un numéro de téléphone.

... Cette nuit-là, Julie dort sur ses deux oreilles. Pierre, lui, passa une nuit blanche.

Le lendemain matin, tous deux étaient là, chacun dans son rôle. Pierre menait le bal, le corps raide et l'oeil cerné. Julie suivait le cortège, l'air faussement triste et la cuisse toujours aussi appétissante.

Au cimetière, une fois le corps du père Simard en terre, Pierre vint saluer Julie. Il ne lui téléphona cependant que quelques jours plus tard par respect pour le deuil récent.

* * *

C'est cet automne-là que leur liaison prit forme. Tous les soirs, à cinq heures tapant, Pierre venait chercher Julie à la porte de son bureau. Elle l'apercevait par la grande vitre épaisse. Il était au volant de la Cadillac noire et luisante de son paternel. Elle y entra et ils se mangeaient un peu les oreilles et le cou avant de prendre la route vers le nord, une petite banlieue de la rive sud ou un grand restaurant mont-réalais. Là, ils mangeaient... apéritifs, petit vin, digestifs... et terminaient le tout dans un motel respectable au lit moelleux, le matelas comme un nuage, et à la chambre de bain propre.

Après l'amour, Pierre profitait de ce que Julie soit sous la douche pour laisser un petit signe de leur passage. Dans un miroir, il traçait au rouge à lèvres un grand coeur transpercé d'une flèche, à l'intérieur duquel il marquait un très original « PB loves JS ».

— C'est un souvenir pour la femme de ménage, ricanait-il pendant que Julie s'asséchait.

Pour l'un comme pour l'autre, ce fut un bel automne. Pierre apprenait le goût de la chair vivante. Julie arborait maintenant un rouge à lèvres plus pâle qui lui donnait, selon l'éternelle madame Lalonde, un air plus distingué.

Ils auraient pu filer longtemps ce parfait amour si un premier accrochage n'était venu semer son maudit grabuge dans leurs sentiments.

* * *

Comme on le sait, une Cadillac noire en bon état est un élément de première valeur pour un entrepreneur de pompes funèbres. Il faut toujours qu'elle soit frottée comme des bottines de soldats. Ainsi, son propriétaire peut la louer à ses clients pour les funérailles qui se veulent distinguées et pleines d'allure, sans compter quelques mariages du samedi après-midi. Un entrepreneur de pompes funèbres avec une Cadillac bossée, c'est comme un joueur de hockey en bé-

quilles... l'auto ne s'avère pas seulement inutile, elle est même nuisible. Elle dépare le devant du salon. Pour la camoufler, il faut alors la mettre au garage et laisser dormir dehors ou le corbillard ou le landeau, ce qui ne se fait pas.

Depuis peu, Pierre conduisait vite. C'était devenu sa façon à lui d'impressionner Julie. Il pensait l'apeurer. Il s'imaginait qu'une femme qui a eu peur est plus tendre une fois le moteur coupé. Pour être honnête, il faut admettre que la Julie jouait son jeu. Elle faisait semblant d'avoir peur. Mais il ne faut quand même pas trop se faire d'illusions. Elle avait déjà sorti tout un été de temps avec Monmon Lagacé qui a une grosse *Harley-Davidson*... ce qui fait que depuis pas mal de temps elle avait appris à mettre sa peur de côté. Aujourd'hui, ce n'était pas une Cadillac à la carrosserie solide qui allait lui faire claquer des dents. Mais quand même... pour faire plaisir à son Pierre, elle jouait le jeu.

Notre Pierre Beaudin conduisait donc à toute vitesse sur la rue Sherbrooke ouest.

Au coin de Saint-Laurent, comme la Cadillac patientait sur le feu rouge, Julie lui fit part de son projet d'apprendre à conduire.

— J'vas aller m'chercher mon permis temporaire, pis j'vas prendre des cours chez Lauzon.

Sur le coup, Pierre ne dit pas grand-chose. Dans sa tête, il brassait le pour et le contre. Cela dura une couple de coins de rues et la lumière rouge de la rue Saint-Denis. Et puis, c'est un argument contre qui fit pencher la balance : « Si Julie suit des cours chez Lauzon, ça veut dire qu'elle va avoir des soirées d'occupées. »

Ce n'est qu'au coin de Saint-Hubert, quand pour le feu rouge il a tassé la Cadillac de son père contre le trottoir, que Pierre Beaudin montra le premier signe comme quoi il avait mordu à l'hameçon.

— 'tends un peu là, j'vas t'donner ta première leçon.

Julie ne fit même pas mine de protester. Pierre se glissa sur la banquette, Julie passa par-dessus lui, il en profita pour lui insérer la main entre les deux cuisses et elle s'installa au volant.

Le feu s'était trimbalé du rouge au vert, du vert au jaune et puis du jaune au rouge... et ils étaient toujours au coin de Sherbrooke et Saint-Hubert. Pierre s'était allumé une *Matinée* et il expliquait seulement à Julie de faire attention aux freins à cause des *powerbrakes* et au volant à cause du *powerstéring*. Il prit aussi la peine d'ajuster le siège et le rétroviseur. Le feu qui avait encore passé par tous ses états redevenait vert.

La limousine se met donc en route rue Sherbrooke est sous la conduite heureuse de Julie. Elle roule lentement, avec toute la prudence des débutants.

Les premières lumières rouges doivent se caser dans le domaine de l'expérience. Au coin de Plessis, Pierre manque de défoncer le pare-brise d'un coup de tête. Il faut avoir l'habitude avec des *powerbrakes*!

Le parc Lafontaine a ses arbres tout nus ; l'hôpital Notre-Dame, comme à l'accoutumée, a son air piteux. Mais Julie, pas plus que Pierre, n'a le goût de les regarder. La fille a le nez planté dans la valise de la Chevrolet verte qui les précède. Pierre, de son côté, se demande si cette même Chevrolet verte n'est pas sur le point de passer un mauvais quart d'heure.

Le feu rouge du coin de Papineau est un peu moins pénible. Pierre sait mieux se retenir dans le fond de son siège. Et la Chevrolet verte fait battre son clignotant droit comme quoi elle va débarrasser la rue Sherbrooke.

D'arrêt en arrêt, l'habitude du *powerbrake* s'installe dans le pied de Julie. Au coin de Pie IX, elle exécute même un arrêt parfait. Pierre en oublie presque de se tenir sur la pointe des fesses. Comme elle se sent plus à son aise, Julie se permet d'allumer la radio dont Pierre s'empresse de baisser le volume.

De Pie-IX à Viau, sur toute la distance du Jardin Botanique et d'un bout du Golf Municipal, Julie décide d'aller un peu plus vite. Pierre, qui ne pense plus du tout aux cuisses de la petite Simard, se contente de mâcher le filtre d'une nouvelle *Matinée* et vise le premier motel, celui du coin de Viau. Il n'espère pas tant l'amour comme sa sécurité.

Il profite donc du feu rouge pour conseiller à Julie de

tourner à droite dans le stationnement, dès la rue traversée. Ce qu'elle fait sur la lumière verte.

On a beau avoir acquis le jeu de pieds sur le *powerbrake*, ça ne veut pas dire pour autant qu'on a les distances dans l'oeil et le jeu des mains qu'il faut sur le *powerstéring*. Et ce qui devait arriver arrive...

Un coup de volant trop brusque et le petit mur de pierres, qui est là pour délimiter l'entrée du stationnement, s'en vient directement sur l'aile droite de la Cadillac. Pierre ne perd pas de temps et il bondit sur Julie, lui flanquant un coude dans l'estomac. Elle, étouffée bleue, en oublie les *powerbrakes*... ce qui fait que la grosse Cadillac continue son p'tit bonhomme de chemin et s'érafle sur la pierre avec un beau bruit vide. Pierre réussit tout juste à faire passer le bras de vitesse de *drive* à *park* à temps, parce que, dix pieds plus loin, il y a une belle Chrysler de l'année qui les attend de pied ferme.

Au fond, pour ceux qui considèrent que tant qu'il n'y a pas de blessés, c'est qu'il n'y a rien de grave, cet accident-là est bien ordinaire. C'est un accrochage comme il y en a tous les jours et c'est tout. Mais le p'tit Beaudin, lui, aimerait mieux se voir mort, embaumé et six pieds sous terre. Tout ça pour la belle éraflure qui part de l'aile avant, traverse la portière avant en faisant grimacer un peu la barre de chrome, se poursuit sur la portière arrière, pour aboutir plus profondément sur l'aile arrière.

Et, ce soir-là, pour une des premières fois, il n'y eut pas de grand coeur de rouge à lèvres dans le miroir.

* * *

La famille Beaudin avala mal la nouvelle. Le drame qui languissait, qu'on laissait ronronner tout bas depuis l'enterrement du dénommé Joseph Simard, éclata.

Le malheur venait d'entrer par la porte du garage. La belle Cadillac noire du salon, la belle Cadillac était tout abîmée, inutilisable. Le fils Beaudin portait la figure la plus longue et la plus pâle qu'il avait pu trouver. Octave était rouge comme une tomate... surtout avec les funérailles prévues pour le lendemain. Et la voiture qui était

louée pour ça, pour le surlendemain aussi, sans compter le mariage de la petite Trudeau, le samedi suivant. Et Pierre qui ne savait plus conduire...

— Ch'te l'disais bien aussi, Octave, c'est madame Beaudin qui parlait, grande et mince, il est tout excité not'Pierre depuis l'jour où il a connu c'te p'tite vulgaire. Tu aurais dû lui parler. Tu vois, il est retombé en enfance. Il sait plus c'qu'il fait.

Les phrases que l'on retenait depuis longtemps rebondissaient comme des *Monsieur Surprise* en vacances. Il fallait que ces amourettes-là arrêtent tout de suite, sinon...

Dans le clan des Simard, le récit de l'aventure eut une toute autre résonance. Ernest était plié en deux tellement il riait du « maudit grand slack, du grand épâs d'croque-mort à Julie ». Boule n'arrêtait pas de répéter que « ça va en être un' maudite bonne à raconter aux gars d'école, d'main matin ». L'occasion était propice pour que Laurette Simard relance encore une fois le fond de sa pensée qui semblait nourrir le jardin de bigoudis qu'elle portait sur la tête.

— Tu voués ben Julie qu'c'est pas un gars pour toué ça. Son père est p'tête capable d'nous ach'ter pis d'nous vendre à crédit, mais lui c'est rien qu'in maudit nono, ch'tel'dis moè, in épâs dans l'plus mince. C'est pas ben ben compliqué d's'en apercevoir, juste à l'vouère on voué ben. A part de tça qu'c'est pas d'not' monde, c'tes gessses-là... ch'us sûre que chez eux ça rit d'nous-aut' et pis qu'c'est prêt' à nous cracher su'a tête, ch'tel'garantis moè.

Ernest amplifiait l'affaire :

— C't'in osti d'cave qu'est pas capable de rien faire d'ses dix doigts... in criss de beau cadâvre ambulat !

La mère Simard ajouta même :

— En tés cas, fâs que c'est qu'tu veux, toué, après toutt c'est toué qui vas m'ner ta vie à ta façon. Mais tu t'voués-tu toutt ta vie pognée dans in salon mortuaire ousque c'est plate à mort... avec la face sérieuse pis les joues renfoncées comm' celles d'la bonne femme Beaudin ? Moè ch'te voués pas d'même.

Tout ça, Julie le savait bien. Elle ne protestait pas. Mais.

pour elle, une aventure est une aventure et, pour en connaître la fin, il faut bien la mener jusqu'au bout.

En fin de compte, ce soir-là, tout le monde se coucha sur son opinion. Et Pierre passa une nuit blanche. Et Julie dormit sur ses deux oreilles... avec comme l'impression bizarre que prochainement elle apprendrait à conduire la *Harley-Davidson* de Monmon Lagacé qui commençait à lui téléphoner pas mal souvent depuis un certain temps.

* * *

Le lendemain, à cinq heures, comme elle sortait du bureau, elle ne fut pas surprise de l'apercevoir. Il l'attendait, les mains fourrées dans les poches de son imperméable noir. Le seul côté un peu nouveau c'est qu'elle ne vit pas la Cadillac.

Après l'avoir embrassée sur la joue, il attendit l'autobus avec elle.

Il avait son grand air « oiseau blessé à l'aile qui saigne » et parlait tout bas, débitait mollement son discours, laissant de longs espaces blancs du genre de quelqu'un qui aurait peur de se faire espionner. Il disait que son père voulait lui couper les vivres, etc., etc., etc. Elle, toute cette mise en scène commençait à l'écoeurer passablement...

— C'est-tu un grand chieux pas ordinaire, qu'elle pensait. Un grand gars sous la jupe de sa mouman pis dans l'portefeuelles d'son poupa !

Comme il branlait dans le manche, elle eut le goût de l'envoyer promener, de couper court à tout ce pleurnichage... Au bout de la ligne, il fallut bien qu'il se branche parce qu'elle semblait bien prête à rentrer directement chez elle... et c'est *Chez Albert Snack Bar* qu'ils se retrouvèrent enfin devant un *club-sandwich*.

En avalant son sunday aux fraises, Julie attendait toujours que le bouton aboutisse, mais rien n'arrivait... et Pierre, qui n'avait pas voulu prendre de dessert, s'acheta un gros *Peter Jackson*.

Une fois sur la rue Bellechasse, Julie qui commençait à être en beau maudit :

— 'Coût', Beaudin, fais quèque chose, maudit, décidetoué. Ch'us pas pour passer tout' ma veillée su'l'trottoir, moè.

Awoïe, viens t'en chez nous, on va t'ête t'seuls. D'habitude, ma mère sort, le soir.

Pierre Beaudin, sans répliquer, suivit donc ces jambes qui savaient précisément où elles allaient.

Après les trois marches du perron, Julie fouilla dans sa sacoche en marmonnant, trouva enfin sa clé qui s'était enroulée dans un vieux kleenex, et la fit pénétrer dans la serrure. Elle la tourna et, après un bon coup de genou bien placé, la porte s'ouvrit.

Ils se dirigèrent vers la chambre de la fille qui donnait sur la cuisine, au fin bout du passage. Julie se dépêchait un peu... « Mets ton coat su'l'lit »... parce qu'elle avait envie.

Quand elle revint des toilettes, elle retrouva son grand Pierre assis sur le bord du lit, la mine basse. Sur une chaise gisaient encore la jupe noire, le chandail rose et le soutien-gorge noir de la veille. Julie envoya revoler ses souliers dans la porte du garde-robe qui n'était jamais complètement fermée.

Elle n'était pas étonnée de la tournure des événements, mais quand même elle n'aurait jamais pu croire que Pierre Beaudin put avoir l'air aussi niais. Parce qu'il niaisait, « l'osti d'grand cave ». Elle était à moitié assise, à moitié étendue sur le lit, les cuisses bien en vue selon son style habituel, et lui ne bronchait pas d'un poil.

Un vilain quart d'heure passa ainsi. Puis une clé, suivie d'un bon coup de genou, se fit entendre. Et le plancher du passage se mit à craquer sous les pas lourds de ce qui devait être Ernest. Comme de la lumière sortait de la porte de chambre, l'on vit apparaître la grosse face du boxeur amateur.

— 'Alut la compagnie ! J'vous dérange pas toujours ?

Non, il ne dérangeait personne. Pierre, toujours assis sur le bord du lit, n'avait pas bougé.

— Toué, l'p'tit beau-frère, t'es pâle comme in cadâcre. Pour moè, tu fâs pas assez d'exercices physiques. Tu devrâs t'entraîner, tu devrâs fair' d'la boxe, par exemple, ça t'mettrait d'la vie dans l'sang, t'aurâs plus d'pep. Tiens, viens voir mon studio en bas. Awoïe, suis moè, j'vas t'montrer ça.

Pierre n'avait pas le goût de protester. Il se leva et suivit l'Ernest de par le petit escalier de la cave.

* * *

Ce qu'Ernest appelle son studio se trouve exactement dans la cave... parce que c'est bien là une cave et non un *sous-sol fini*. C'est une cave avec son plancher de ciment, ses tuyaux braillards qui circulent et se chamaillent au plafond, avec ses vieux sofas poussiéreux, un matelas plié en deux qui tient debout tout seul et un pick-up qui ne doit plus fonctionner sous une pile de 78 *tours*... sans compter les réservoirs d'eau chaude et la grosse fournaise hargneuse à l'autre bout, à peine camouflés dans l'un peu plus sombre. Dans le milieu de la place, éclairé par deux ampoules nues qui tiennent par leur fil, un grand espace vide où de la poussière moutonne gaiement. Et puis, dans un coin, un *punching-bag* en forme de poire et un gros sac de sable vert, tous deux suspendus.

— C't'écitte que j'm'entraîne de temps en temps quand ch'peux pas aller à Palestre. Et pis ça, dit orgueilleusement l'Ernest en pointant l'espace vide du milieu, c'est mon p'tit ring à moè t'seul.

Pierre Beaudin voit bien tout ça, mais il ne sait vraiment pas quoi dire.

Et puis Ernest s'en va droit vers un petit bureau, près d'un réservoir d'eau chaude, et revient avec deux paires de gants de boxe rouge vin, légèrement poussiéreux, de marque *Everlast*.

— Quins, l'beau frère, enfile-z-en un'paire. On va faire une couple de rondes jusse pou'l'fun. Mais mets-toué à ton aise. Ote ton coat d'habit pis ta ch'mise, osti.

Et il lui lance en pleine poitrine deux gants noués l'un à l'autre par leurs lacets.

Pierre est toujours aussi songeur, la bouche grande ouverte pour attirer les mouches. Comme l'autre est déjà en camisole, il enlève son veston, sa cravate et retrousse les manches de sa chemise blanche. Julie arrive à temps pour lui attacher les gants qu'il tient devant lui comme deux masques de l'Halloween.

Déjà prêt, Ernest lui crie :

— Aïe, ôte don' ton paquet d'cigounes de d'dans ta poche... des fois, on sait jamâs, i pourrait ben s'faire écrâser.

Julie prend le gros *Peter Jackson* noir qu'elle lance sur le sofa où elle vient s'étendre, les deux jambes allongées, après avoir battu deux coussins d'une main plutôt molle.

De son bout de la cave, Ernest le regarde maintenant en pleine face. Puis il se met en garde et s'avance. En un clin d'oeil, Pierre Beaudin voit passer dans sa tête toutes les images de lutteurs, toutes les cartes de gomme baloune de son enfance, les *butchers*, les *stranglers*, les *killers* de la lutte du mercredi soir.

Au fond, dans les vrais combats, Ernest est considéré comme un boxeur très moyen. Il n'a absolument pas l'étoffe d'un champion. Il cogne fort mais malhabilement. Son jeu de pieds est médiocre, ce qui en fait un boxeur peu mobile, donc facile à atteindre. Il a, par contre, une très grande endurance. Genre sac de sable, il peut encaisser coup sur coup sans crouler. En somme, le boxeur idéal pour faire durer un match préliminaire jusqu'à sa limite. Devant Pierre Beaudin, « une feluette », Ernest n'a pas l'intention d'échafauder une grande stratégie. Se considérant déjà comme le vainqueur indiscuté, il approche lentement son adversaire d'occasion, imitant un peu la technique de Joe Frazier, sauf qu'il offre tout son visage comme une cible parfaite. Il n'a seulement pas la décence de se dissimuler le menton. Au vrai, ce qu'il veut, c'est que « le grand sec » frappe le premier. De cette façon-là, il ne pourra pas regretter les coups qu'il portera lui-même par la suite.

Dans la tête de Beaudin, un tout autre combat se mène. Il a chaud, se sent faible et court déjà après son souffle. Il ne veut pas frapper, il ne veut pas se battre, il voudrait se voir ailleurs, n'importe où... où il pourrait dormir, oublier, effacer... vieillir en paix. C'est ainsi qu'il attend, la face derrière ses gros gants. Il tourne en rond... et Ernest commence à s'impatiser.

— Awoïe ! fesse, osti ! Ch'te donne tout' les chances, maudit !

Pierre Beaudin se décide enfin et tend lentement, mollement, son poing droit vers cette grosse face immobile. Il ne veut surtout pas faire mal à Ernest, il veut seulement lui toucher. Mais la tête à toucher, comme l'Ernest tout entier, disparaît. Il est encore là, un bras tendu vers le vide, lorsqu'il ressent une douleur sèche au côté droit de la tête... une douleur rapide qui le repousse entre un bureau et le sofa de Julie. Il a le dos contre le matelas plié en deux. Autrement dit, il est comme en pénitence dans un petit coin avec le gros Ernest tout sourire devant lui.

— Faut pas t'ouvrir trop souvent d'même, bonhomme. J'auràs pu t'étendre dret là, moè, si j'étàs pas in bon gars.

Le jeune homme accepte bien le conseil. Il ne rouspète pas, ne conteste rien de ça. Bien au contraire, il aimerait féliciter chaleureusement Ernest, sortir de son petit coin et, en même temps, mettre fin au combat. Mais Julie le regarde, l'air indifférent, les jambes sur la poussière du grand sofa, tripotant le *Peter Jackson* de sa main gauche. Non, le seul moyen de sortir du trou, c'est de coucher Ernest qui lui présente à nouveau la pointe de son menton. De toute sa force, il lance une droite qui, si elle atteignait le *bull's eye*, pourrait affecter le visage de n'importe qui. Mais voilà, Ernest se baisse et Pierre Beaudin, croque-mort débutant, fils à papa, touche le grand vide effrayant de celui qui passe dans le beurre après avoir tout donné ce qu'il avait. Au même moment, il ressent un autre vide tout aussi effroyable, bien palpable celui-là, au plexus solaire. Plié en deux, il ne voit plus que les gros souliers d'Ernest en plein coeur de la voie lactée. Il aimerait tant s'étendre, se coucher doucement et récupérer le souffle après lequel il court depuis des éternités, lui semble-t-il. Mais il ne peut pas tomber sur le dos, le matelas plié le retient. Tomber de côté lui est également impossible à cause de la commode de gauche et du bras de fauteuil de droite. Et devant, c'est Ernest qui veut, selon toute apparence, combattre serré. Il choisit donc de se laisser glisser par terre, tranquillement, sans faire de bruit, lorsqu'un uppercut dans l'oeil lui fait relever la tête. Et pif! paf! encore l'oeil! le nez!... et la cave, ses murs, ses meubles, Julie Simard aux

jambes comme deux ailes d'oiseau... tout, les mottons de poussière du plancher, les souliers d'Ernest... tout ce monde se met à lui faire de grands *bye! bye!* mous.

* * *

Lorsqu'il se réveilla, la seule chose qu'il s'entendit prononcer d'une mâchoire qu'il avait toutes les misères du monde à manoeuvrer correctement, c'était :

— J'veux m'en aller chez nous... j'veux m'en aller...

Julie avait beau essayer de réparer les dégâts en lui appliquant une serviette pleine de cubes de glace sur le visage qu'il répétait continuellement sa phrase. Elle appela un taxi et c'est Ernest qui vint l'installer dedans avec toute l'énergie qu'un infirmier de sa carrure peut mettre dans l'exécution de son devoir.

A la maison, on ne poussa pas le drame outre mesure, considérant que le fils prodigue avait maintenant reçu sa leçon de la vie.

Au salon, on dut inscrire le jeune directeur de funérailles sur la liste des blessés pour une bonne semaine.

Quand Pierre Beaudin reprit son travail, ce fut d'un long nez fin, un peu aquilin et croche, aux narines minces-minces-minces, qu'il dirigea les porteurs, le cercueil et la famille éplorée.

Octave Beaudin, le Beaudin père, n'eut plus jamais de plaintes, rapport à la jeunesse de son fils.

— Franchement là, comme le dit madame Lalonde à madame Bolduc tout en étendant les bas de son mari sur la corde à linge, franchement là, i a changé, c'te p'tit gars-là, i a ben vieilli... en pas longtemps à part de tça, i a ben vieilli.

RAYMOND PLANTE